



HAL
open science

Pour une anthropologie de la communication 5 : le champ sémantique du mot "communication"

Odile Riondet

► **To cite this version:**

Odile Riondet. Pour une anthropologie de la communication 5 : le champ sémantique du mot "communication". 2005. sic_00001432

HAL Id: sic_00001432

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001432v1

Preprint submitted on 29 Apr 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une anthropologie de la communication (5) : le champ sémantique du mot *Communication*

2. 2. Analyse du champ sémantique

Tout comme cela a été fait pour le terme *anthropologie*, on a synthétisé sur un seul champ sémantique les définitions, en élargissant la recherche aux mêmes dictionnaires que précédemment et en remontant jusqu'à trois niveaux de renvois (par exemple, *communication* renvoie à *relation* (premier niveau), qui renvoie à *symboles, signes* et *logique* (deuxième niveau), et *signes* renvoie à *sémiotique* (troisième niveau).

Le terme *communication* ne figure pas dans le *Vocabulaire philosophique* Lalande, à l'inverse du terme *anthropologie*. Il n'a donc pas été cité dans la comparaison des dictionnaires. La comparaison peut cependant se faire à partir des termes de renvoi (*relation, comportement, médiateur, expression*). C'est pourquoi nous verrons réapparaître ici cet ouvrage dans le même caractère italique.

Comme précédemment, on procédera à la lecture dans le sens des aiguilles d'une montre.

2. 2. 1. Le sens de la communication

Ma forme essentielle est propre à la communication et à la production, je suis tout au-dehors et en évidence, né à la société et à l'amitié.

Montaigne

La signification de la communication, pour Shannon et Weaver, n'est qu'un des trois niveaux de tout échange :

- le niveau A est le niveau technique, celui de la fiabilité de la transmission des signaux ;
- le niveau B est celui de la sémantique, celui de la fiabilité de la transmission du sens ;
- le niveau C est celui de l'efficacité, lorsque le récepteur est influencé par le message transmis.

Ces niveaux de la communication sont cohérents si on les comprend comme des niveaux de transmission : fiabilité du signal isolé, fiabilité de la reconstitution d'une structure signifiante, saisie d'un message en retour manifestant la réception.

On a reproché à cette proposition de ne prendre en compte que l'émetteur, de marginaliser les possibles mésententes en les traitant comme des grésillements sur une ligne téléphonique, et de confondre le sens des mots et la reproduction sonore efficace. Bref, du point de vue du linguiste comme de celui du psychologue, cette théorie serait trop schématique pour être utilisable. Et même, l'analogie entre les situations médiatisées par un humain et celles médiatisées par une technique entraînerait le risque d'une simplification abusive du modèle de la relation, en particulier parce que la signification, au départ, apparaît seconde. Cet oubli est-il la marque d'une insuffisance de la théorie ? Le linguiste R. Jakobson, objectait que cette définition « *exclut la sémantique de l'étude des messages*¹ ».

D'autre part, ce modèle de la communication proposé par les ingénieurs prendrait le risque, par son origine dans la communication téléphonique, de restreindre totalement la

¹ R. Jakobson, *Essais de linguistique générale*, Minuit, 1963, p. 214.

communication au verbal. Et pourtant, un regard, un geste, un mouvement de foule, un phénomène naturel peuvent être une information significative, en fonction de la capacité d'interprétation de l'observateur.

Cette remarque nous ouvre alors à un second aspect du *sens* de la communication. Le sens d'une communication est indissociablement la signification, les signes posés, et des comportements, des sous-entendus parfois qui s'expriment dans les gestes et les regards, jusqu'aux mimiques qui contredisent parfois le sens explicite et veulent dire : je dis cela, mais ne me croyez pas, je pense bien sûr le contraire. Le *sens* de la communication est alors à la fois signification posée et position des interlocuteurs face à l'autre et face à leur propre parole. Il est orientation, direction dans laquelle le locuteur fait regarder.

Montaigne nous le rappelle: *Ma forme essentielle est propre à la communication et à la production, je suis tout au-dehors et en évidence, né à la société et à l'amitié.* La communication est le fait d'être *tout au dehors*. Elle est un *échange dont on sollicite une réponse*. Elle est ce mouvement de sortir de soi pour *aller vers*. Le sens de la communication (son orientation), est un détournement du regard ou de l'attention vers celui ou celle à qui l'on s'adresse, dont on espère une réponse. La communication a un *sens* selon les deux acceptions du terme: elle a une *orientation* et une *signification*. A la question : *La communication a-t-elle un sens ?* On répondra : Oui, un sens porté à la fois par le contenu et par la relation : le fait de se pencher vers quelqu'un et le fait de prononcer des mots ; le fait de regarder avec l'intention de dire et les paroles qui s'émettent ou ne s'émettent pas ; la décision du contenu, et celle même de préférer un contenu. Dans sa définition profondément technique, en distinguant la sémantique, le mouvement de la transmission et l'influence sur le récepteur, le modèle de la communication nous oblige tout de même à opérer cette articulation.

On comprendra alors pourquoi, dans le champ sémantique, le sens est connexe à la communion, comme orientation vers un autre, sans présumer des résultats. Et pourquoi il s'oppose (comme signification) au mouvement du passage, qui ne se préoccupe pas de ce qui passe, mais seulement de proposer l'ouverture.

Au total, le sens d'un énoncé est porté autant par le contenu posé que par les sous-entendus, les présupposés, les places données ou prises par les interlocuteurs dans la situation d'interlocution. Cette donnée élémentaire de la pragmatique linguistique semble contradictoire avec une analyse de la communication en termes de signes ou de signaux.

2. 2. 2. Communion

*Sait-on, après tout, avec clarté, ce qui en l'autre est notre image,
quel écho frappé, puis revenu, a créé en nous le désert ?*

A. Djebbar

Le langage philosophique Lalande ne connaît pas la communication, mais seulement le vocable *communication des consciences* et le terme *communion*. La communication des consciences se réfléchit soit de manière mécanique (comme action réciproque) soit de manière ontologique (comme co-existence des substances qui vivent dans l'interdépendance et créent une communauté universelle), La version mécanique de la *communication des consciences* est sans doute plus proche de la perception moderne de l'interrelation: l'attitude de l'un, ses paroles ou son comportement, affecte l'attitude, les paroles ou le comportement de l'autre comme le mouvement d'un corps a une influence sur le mouvement du corps qu'il heurte. Le sens de la *coexistence des substances* nous est plus

étranger *a priori*. Il signifierait que, de par leur composition, les corps ont une affinité réciproque, une compréhension au sens où l'un est *pris* dans l'autre. Mais, après tout, est-ce si éloigné de définitions modernes du vivant et de la solidarité de tout le vivant ? La *communion*, quant à elle, est à la fois une similitude de croyances, d'idées, de sentiments, la conscience de cette communauté et les organisations fondées sur cette communauté. On pourrait dire que la communion manifeste les signes extérieurs de la communication des consciences. Qu'il s'agisse d'une approche psychologique, socio-psychologique ou d'une réflexion sur la commune substance, la question est de savoir pourquoi il y a entre deux corps une appréhension, une interdépendance et une *compréhension*, comment il se fait que deux entités séparées dans deux enveloppes corporelles distinctes et séparées puissent se reconnaître et interagir.

Ainsi, il y a de la communion dans la communication, une expérience d'unité, une profondeur de l'être ensemble. Comment qualifier cette unité ? Savons-nous *avec clarté ce qui, en l'autre, est notre image*, demande Assia Djebbar. Savons-nous ce que nous projetons de nous-mêmes dans l'image que nous avons de l'autre ? Savons-nous ce qui est à lui et ce qui est à nous dans ce que nous avons compris de lui ? Autrement dit, dans quelle mesure la communication est-elle résorption de l'autre, abolition de la distance entre moi et l'autre ? Je ne peux pas immédiatement comprendre la distance qui sépare l'intériorité de l'autre de la mienne, l'effort d'ailleurs serait trop lourd. Je ne peux pas vouloir que l'autre voit les choses autrement que je les vois, car l'admettre m'obligerait à des efforts de recomposition de moi-même parfois à la limite du supportable (ou de l'impossible). C'est pourquoi la projection de mon intériorité dans la sienne est beaucoup plus économique. Et, en même temps, l'autre, par chacune de ses manifestations, me fait comprendre qu'il n'est pas moi.

Mais sait-on *quel écho frappé, puis revenu, a créé en nous le désert* ? Que savons-nous de ce qu'il a entendu de nous ? Qu'a-t-il pris de nous, copié de nous, entendu de nous, intégré de nous, vécu par nous ? Et nous, qu'avons-nous pris de lui, copié, entendu, intégré de lui, vécu par lui ? Savons-nous ce qui l'a transformé et que nous voyons revenir en lui, dans son regard ou dans ses manières d'être ? Et que nous regardons alors comme quelque chose d'étranger, qui est à la fois moi-même et étranger, et qu'il nous est plus facile d'intégrer, parce que nous y reconnaissons ce qui était de nous tout en percevant son étrangeté. L'effort d'adaptation est à notre portée, mais l'exigence d'adaptation creuse en nous ce vide ou ce vertige d'une sorte de désert dans lequel tout peut se recomposer. Quelque chose de susceptible de *créer entre nous le désert*, créer en nous un recul, un espace libre, l'espace de notre propre transformation.

La communication comme communion peut avoir ce double visage : le refus de l'effort de compréhension et de sortie de soi, la recherche de la fusion et de l'homogénéité pour nous épargner du travail intérieur; et en même temps, cet échange qu'il faudra qualifier, cet *écho frappé, puis revenu*, dans une révélation échangée de nous-même.

On comprend alors pourquoi la communion s'oppose à la médiation, ou plus exactement pourquoi elle est polairement en tension avec elle. Car on ne peut être médiateur qu'entre deux distinctions, deux différences, deux oppositions. Or, dans la communion, la différence est en train de se jouer.

La communion est connexe au sens, car si le sens est orientation vers un autre, tension vers la rencontre, la communion en est l'effectuation. La communion est aussi connexe au contenu. Le contenu est le signe visible, parole ou acte, en lequel s'explique l'accord, signe de l'union, ce qui concrétise et constitue en même temps la conviction partagée. C'est pourquoi la communion occupe cette place médiane entre le sens et le

contenu. Le mouvement de la communication est cette interprétation qui lie l'orientation vers un autre avec un contenu entre deux entités ou deux interlocuteurs à la fois présents et distants, capables de partager la même parole ou les mêmes signes, et séparés par l'écho même de la réception par l'autre de la parole ou du signe reçu.

De la question de la communion, on retiendra sans doute cette tension de la distance et de la fusion. On remarquera qu'une bonne partie des discours sur les nouvelles technologies tombent sans beaucoup de retenue dans le pôle de la fusion : les nouvelles technologies, selon leurs chantres, seront le lieu d'une intelligence partagée sans réticence, parce qu'elles feraient la preuve que cet alliage est plus efficace que les stratégies de pouvoir, lesquelles deviendraient au contraire inefficaces². Peut-être serait-il bon de s'interroger sur ce désir selon lequel il est bien que l'autre vive sans distance à moi-même, ce désir que la psychologie cognitive comme la psychanalyse ont tendance à considérer comme infantin, mais que les technologies informatiques font vivre à nouveaux frais.

Cette question instaure une perception de l'humain comme tension entre ce désir de la fusion, et la réalité déchirante et déchirée de l'inéluctable distinction, de l'inéluctable distance, et parfois d'une dramatique coupure. Et l'on pourra se demander ce que disent les analyses de l'information et de la communication de ce déchirement ou de ce désir d'union en dehors des discours sur les nouvelles technologies

2. 2. 3. L'information

Mettant en effet leur confiance dans l'écrit, c'est du dehors, grâce à des empreintes étrangères, non du dedans et grâce à eux-mêmes qu'ils se remémorent les choses.
Platon (*Phèdre*)

Pour la théorie de l'information, dans un ensemble de signaux émis, l'information est l'élément discriminant, qui permet de rationaliser et optimiser les conduites. On dénommera *information* la donnée qui permet d'organiser la pensée ou l'action de celui qui la reçoit. Elle permet la sélection de possibilités et l'orientation de l'action. Par exemple, s'il s'agit de trouver un objet parmi d'autres, on peut en indiquer la dimension, la couleur, la forme, etc. Plus les informations seront nombreuses, plus la recherche sera efficace. L'information sélectionne, oriente, mais ne dit rien de la nature ou de l'intérêt du contenu (ici, de l'usage de l'objet, ni de son intérêt dans un contexte donné et pour un individu précis).

La théorie de l'information est statistique. Elle se focalise sur la capacité de débit, la fidélité des transmissions et l'efficacité de la combinaison d'informations pour l'action. Il s'agit d'améliorer la qualité des liaisons en étudiant le codage des informations et d'accroître la quantité d'information transmise par unité de temps, qui dépend de la largeur de la bande de fréquence utilisée. Une source d'information émet un message en choisissant une combinaison particulière, parmi l'ensemble des messages possibles formés à partir des symboles d'un répertoire (alphabet, mots, notes, code binaire, etc.). La réception correcte d'un message s'opère si le rapport signal/bruit est plus favorable au signal qu'au bruit, qui gêne la transmission. Si l'information est efficacement passée, on peut le vérifier par les effets produits. Une communication est réussie quand elle est visiblement efficace. Dans

² On pense ici à P. Lévy, bien sûr. Notamment *L'intelligence collective*, La Découverte, 1994, p. 17 par exemple.

cette perspective, l'information ne touche pas à l'individu, ce qui se produit en lui n'est pas l'objet de la description. L'investissement personnel, l'importance de l'information sont totalement hors sujet.

Cette perspective semble bien éloignée du sens scolastique, pour lequel informer, c'est *donner une forme à une matière*. Cette proposition, à l'inverse de la notion d'information dans les théories récentes, se préoccupe du contenu. Si chaque forme participe d'une matière unique, elle est aussi la singularisation de la matière. Informer, c'est donner une forme qui ne sera jamais répétée dans sa configuration particulière. C'est sortir de la masse des possibles une forme significative dans le monde où elle émerge. Informer, c'est faire entrer une forme particulière dans le temps, provoquer à un instant une incarnation. L'information ne revient pas en arrière : elle a fait naître, créé une épiphanie de ce qui, dès lors, ne peut plus être nié. Mais n'est-ce pas la caractéristique de toute parole ? C'est aussi ce que dit le proverbe : *Puisque la parole est issue du corps, elle n'y peut jamais entrer*. L'information au sens scolastique, comme l'information au 20^{ème} siècle ont en commun l'analyse du surgissement d'un état de fait dans le temps. La forme proférée, l'information donnée ne sera pas reprise. Elle a créé dans le monde un état de faits irréversible.

Mais il reste une différence de taille : la théorie de l'information reste pour le moins neutre sur l'intention. Elle ne dit pas qu'il n'y en a pas, mais qu'elle ne s'en préoccupe pas, même s'il y a une sélection, une orientation, une discrimination par un *appareil perceptif*. Or, si l'on retire l'intention du langage, on propose une représentation combinatoire de la parole : parler, ce serait utiliser une capacité à produire des phrases dans une langue, Toutes les combinaisons ne sont pas possibles, les mots sont en nombre limité, la création langagière consiste alors à agencer différemment les mêmes mots. Le nombre de mots et le nombre de phrases possibles sont tels, malgré tout, que la création nous semble réelle. Dans ce contexte, une phrase est cohérente par rapport à la structure de la langue et la réintégration du contexte est problématique, car elle oblige à prendre en compte l'expérience en plus des normes syntaxiques.

L'information n'est vue que du côté de l'émetteur et non du récepteur. C'est pourquoi l'information jouxte l'expression et l'unilatéralité. Elle complète la réception, qui est la manière dont elle est entendue, perçue, interprétée par le destinataire.

2. 2. 4. L'expression unilatérale

*Le désir effronté me ronge, désir de lire à un ami
un poème à peine composé.
Je découvre sur toutes les portes
un cadenas irréductible
Al Mahmud*

La communication comme expression est un jaillissement hors de soi, une manifestation, un *désir effronté* de se dire. Communiquer quelque chose à quelqu'un, avant d'être l'attente d'un retour, est cette spontanéité, ces *effets extérieurs liés à certains états psychologiques*.

L'expression est communication d'immatériel, *moyen par lesquels un esprit communique à l'autre ses sentiments*. L'expression a ainsi un sens psychologique : elle est besoin, sursaut. Parfois, au contraire, l'expression est mûrie, volontaire, et son auteur cherche à maîtriser

l'impression produite. Elle devient alors une expression au sens esthétique, trace voulue. Mais expression de quoi ? De mon émotion, de l'expérience que je décris ou de l'objet dont je parle ? L'expression est *l'action de constituer une donnée présente correspondant d'une manière analogique à une réalité éloignée ou cachée*. Or, la réalité n'est jamais les signes qui la manifestent. La réalité demeure cachée, cachée dans le fait, elle n'est pas le mot. Elle est cachée dans sa consistance, sa dureté ou sa fluidité qui n'est ni le mot *dur* ni le mot *fluide*. Et pourtant, que saurions-nous du dur ou du fluide si le mot n'était pas prononcé ? Mais de plus, n'y a-t-il pas une particularité de l'expression des états intérieurs ? Le schéma d'une machine exprime la machine, la projection d'un solide sur un plan en est l'expression; est-ce de la même manière que le discours exprime la tristesse ou la joie ou que les chiffres expriment les nombres ? Qu'est-ce donc qui nous est donné dans l'expression ? Si l'on extériorise l'analyse de l'expression, que l'on traite toute expression comme un symptôme, on prend le risque de ne pouvoir distinguer l'expression spontanée de l'expression esthétique.

Si la communication est l'expression ou l'information vue du côté du transmetteur, elle s'oppose à l'échange de signaux, à la dynamique d'un échange. Et l'émotion qui provoque les effets extérieurs, le désir d'expression, s'oppose au système, car le système ne se préoccupe pas du contenu, mais du mouvement.

Dans les approches de l'information et de la communication, on trouve des analyses de l'expression esthétique comme de l'expression personnelle. Elles sont d'ailleurs hétérogènes. L'expression peut être analysée comme construction esthétique, cognitive, manifestation partielle d'un soi qui, en réalité, se cache.

2. 2. 5. Le transport, le passage et le mouvement

*Où suis-je ? Qu'ai-je fait ? Que dois-je faire encore ?
Quel transport me saisit ? Quel chagrin me dévore ?*
(Racine, Andromaque, acte V, scène 1)

La communication est transport, action de porter pour faire parvenir dans un autre lieu. En ce sens, les *moyens de communication*, qui transportent des passagers, des marchandises ou de l'information sont les aspects différents d'une même réalité. C'est la raison pour laquelle A. Mattelart situe les réels débuts de la communication comme problème avec l'évolution des moyens de transport au 17^{ème} siècle, et surtout l'extension du réseau routier et ferré au 19^{ème} siècle. Un réseau qui, d'ailleurs, a suscité des discours modernistes proches de ceux tenus aujourd'hui par les promoteurs des réseaux informatiques. La métaphore du *corps social* irrigué par les routes comme le corps individuel l'est par les vaisseaux est poursuivie par celle du cerveau collectif constitué par les branchés du 21^{ème} siècle. Nous passons du transport des corps et des biens au transport immatériel des idées. Il y aurait ainsi une sorte de sens de l'histoire, aboutissant avec la génération des internautes, aurore d'une évolution décisive de l'humanité. La réflexion sur les réseaux semble se détacher difficilement de l'idée d'accomplissement, comme si l'on acceptait tacitement que l'immatériel soit supérieur au matériel, que l'information est supérieure au blé, au pétrole, aux corps humains. Le sens de l'histoire ainsi déchiffrée par certains contemporains ferait d'eux les pionniers d'un avenir dont ils sont les promoteurs enthousiastes en contribuant à le faire advenir.

Avec le transport d'information naît l'une des grandes thématiques que l'on

retrouvera constamment chez tous les auteurs qui l'abordent, quel qu'en soit le biais : l'apparition de nouveaux transports modifie notre perception de l'espace et du temps. L'espace, parce que ce qui est transporté passe d'un lieu à l'autre et le temps parce que, au fur et à mesure de l'évolution des technologies, la durée nécessaire au transport diminue. Le transport d'information est considéré comme relevant du même changement de rythme. Avec l'informatique, la réception possible de l'information coïncide avec son émission et tout point de l'espace peut être joint à n'importe quel moment. Ainsi le transport d'information noue des caractéristiques essentielles: il est à la fois le plus immatériel, le plus simultané dans le temps, le plus universel dans l'espace, confortant par-là sa place de type achevé de toute communication, de direction historique des techniques et des sociétés. Il serait un facteur de démocratie; car lorsqu'une information ne cesse de circuler, il suffirait en quelque sorte de se mettre sur son passage. Le fait de la capter serait une question de volonté, une responsabilité personnelle. C'est pourquoi l'ordre naîtrait du mouvement. Un mouvement qui semble venir de nulle part, état originel et chaotique de l'univers d'où cependant tout peut émerger. L'antériorité est presque absente, la mémoire inutile en deçà d'une génération, les hommes tout entier tournés vers l'avenir. Ce qui nous est transmis, ce ne sont que des habitudes qu'il nous faudra transcender, dépasser, pour atteindre l'homme nouveau, découvert par le mouvement même qui l'emporte dans la communication.

Le *transport* est aussi enthousiasme, mouvement intérieur violent : on peut être transporté de joie ou de tristesse, projeté à l'intérieur de soi ou projeté d'une émotion vers une manifestation extérieure. Le déplacement n'a pas besoin d'être lointain pour être décisif: on peut être transformé, bouleversé, assister à l'inversion de quelque chose en soi, à un passage intérieur : quelque chose en moi est passé, dans le transport qui m'a saisi, et je deviens autre, mes cadres de référence bougent, comme lorsque mon corps tout entier se retrouve dans un pays étranger. Cette remarque peut d'une certaine manière conforter les discours qui soulignent combien les réseaux nous offrent aujourd'hui une sorte de voyage immobile : voyage dans la pensée autre de ceux qui, lointains dans l'espace, sont à portée de nous par l'écran. Mais elle peut être retournée. Et l'on opposera alors la facilité apparente de l'accès au monde entier et le véritable mouvement intérieur de l'intégration en soi de l'altérité.

La communication comme transport joute la question de l'expression, surtout au sens où elle est transport intérieur qui cherche son extériorisation. Elle joute la médiation à l'inverse par ses aspects les plus techniques : on ne transporte pas sans instruments de transport quels qu'ils soient.

Dans la perspective du croisement avec des perspectives anthropologiques, cette place lumineuse de la communication par les réseaux informatiques mérite bien entendu d'être interrogée. Car si la communication par réseaux téléinformatiques prend cette place, ce n'est pas sans présupposés. Et notamment sans des non-dits sur la relation du matériel et de l'immatériel ; sur l'histoire; sur le temps; sur l'espace.

L'immatériel, qui aurait pu sembler totalement démodé dans un univers rationalisé et fortement influencé par le monde des sciences expérimentales, fait ici une entrée remarquée, accompagné il est vrai de la volonté de repenser l'articulation du matériel et de l'immatériel et leurs définitions elles-mêmes. Non seulement nous sommes dédiés au *virtuel*, mais notre corps même, ce qui en nous est à la fois matériel et présent, serait appelé à devenir virtuel et orienté vers un pur avenir. Cette proposition n'est pas sans un arrière-fond philosophique plus ou moins explicite³.

³ P. Breton, *Le culte de l'Internet*, La Découverte, 2000.

Nous vivrions dans un univers dans lequel l'histoire s'accélère et l'espace s'ouvre si bien que nous ne parviendrions plus à habiter la multiplicité des lieux que nous traversons⁴. Nous serions dans un temps en quelque sorte neuf, inaugural. Cette proposition, reprise maintes fois par divers auteurs, mérite aussi quelque examen.

Le mouvement extérieur ne crée pas forcément les conditions du mouvement intérieur. Ou alors, peut-être dira-t-on que les discours (notamment ceux sur les nouvelles technologies) sont des métaphores pour désigner un désir inassouvi de déplacement à l'intérieur de soi qui s'accomplit moins facilement que le transport des corps ou de l'information.

2. 2. 6. Le média, le médiateur et la technique

*J'ai encore besoin de disciples de mon vivant,
et si mes livres précédents ne sont pas des hameçons, ils ont raté leur vocation.
Le meilleur et l'essentiel ne peut se communiquer que d'homme à homme.*
Nietzsche

Le terme de *médiateur* est l'un des termes du champ *communication* que l'on retrouve dans le *Vocabulaire philosophique Lalande*. Cependant, il ne renvoie pas au domaine de la technique, mais à la théologie. Le Christ manifeste par son incarnation le lien possible entre Dieu et les hommes. Si Dieu est tellement au-delà de ce que l'homme est même capable de penser, si Dieu est par excellence ce qui ne peut être pensé, ce qui dépasse toute pensée, n'est-il pas alors sans relation possible à l'homme, puisqu'il est pour lui sans mesure ? Le Christ manifeste précisément et concrètement qu'il existe bien, entre Dieu et l'homme, une relation possible, et une relation qui soit autre que la reconnaissance pure et simple de cet inconnaissable : une relation d'expérience. Lalande souligne qu'il n'y a eu longtemps que des usages diplomatiques ou de philosophie religieuse et de théologie du terme de *médiation*. Puis, le terme s'est étendu avec la philosophie existentielle.

Le médiateur est un troisième terme, celui qui met deux autres en relation, celui sans lequel les deux autres ne pourraient se mettre en relation ou accomplir leur relation, mais la médiation n'est pas forcément humaine : par exemple, l'espace, le temps ou le milieu social sont médiateurs de notre expérience. Nous n'avons jamais une expérience pure à l'autre ou à un objet, mais toujours une expérience située dans le temps, d'une certaine durée, face à certains corps, dans un certain lieu et parlée par d'autres ou parlée avec des mots appris. Notre expérience du monde est sociale, cadrée par des durées qui nous sont imposées, en des lieux que nous ne choisissons pas.

Passant à l'univers de ce qu'on appelle les médias, jusqu'où cette notion se transforme-t-elle ? On souligne en premier lieu que l'outil technique semble porter avec lui sa neutralité, distribuer sans broncher des signaux sur lesquels il n'a pas de prise, faire son travail avec une précision et une absence de préjugés exemplaire. Ce qui apparaît d'ailleurs comme une garantie : aucune machine ne refusera jamais sa médiation à qui que ce soit, et tout un chacun peut accéder à ce qu'elle offre. La technique voudrait être totalement neutre. Or l'est-elle jamais ? Elle a aussi ses modes de sélection. En conséquence, on peut analyser comment les différents supports médiatiques favorisent des publics privilégiés, des usages différenciés suivant les individus ou les circonstances de la vie. Les modes de

⁴ Marc Augé, *Non-lieux, Anthropologie de la surmodernité*, Seuil, 1992.

communication se différencient et sélectionnent des populations d'utilisateurs en fonction du type de médiation utilisé. Le projet du mouvement *médiologique*⁵ se propose d'ailleurs de travailler la manière dont chaque média ou même chaque sorte de médiation induit des comportements et des représentations. Dans le panorama des médias, il faudrait vraisemblablement alors accorder une place spéciale aux médias dits interactifs. L'ordinateur comme média n'a-t-il pas la particularité de l'interactivité, c'est-à-dire d'une forme de dialogue ? Et ce dialogue n'était-il pas considéré jusque là comme le propre de l'homme ? L'ordinateur, remarque L. Sfez, est le seul des médias et des machines à communiquer qui fasse poser la question de l'être, car il brouille la distinction entre l'homme et la machine, réactive la question de l'homme-machine, de l'être-homme et de l'être-machine. « *Comment se fait-il que l'ordinateur incite les penseurs à poser la question de l'être ? [...] Aucun objet technique n'a posé ou fait poser telle question. Ni le téléphone [...], ni les fusées [...]. La machine à communiquer est seule à engendrer un retour à la métaphysique, hier encore considérée comme une vieille branche de la philosophie.* »

La médiation favorise le mouvement intérieur des protagonistes. Elle est là pour opérer le mouvement, elle en est parfois même la condition : le médiateur est celui qui œuvre à rapprocher les points de vue. En même temps, avec la médiation, nous basculons du côté de la réception. Il ne peut y avoir de médiation si le médiateur ne prête pas attention de manière égale aux deux parties. Et si les deux parties, refusant de s'écouter, contestent la possibilité même de la médiation. Si le langage est médiateur, c'est parce qu'il permet l'échange des pensées, de l'expérience. Si l'on a pu dire aussi que l'espace et le temps sont médiateurs, c'est parce qu'ils structurent les expériences communes dans une unique matrice : nous nous savons tous soumis à la suite des jours, à la croissance et à la mort ; nous savons pertinemment qu'il ne nous est pas possible d'être en deux lieux en même temps, et que la place prise par notre corps ne peut être occupée par un autre sans agression ou sans danger. La médiation est donc le point de création d'une zone commune. On pourrait à partir de là, analyser comment sont traitées les questions de la médiation humaine et de la médiation technique en sciences de l'information et de la communication. La médiation peut être technique ou humaine, interne ou externe. Elle peut désigner des opérations concrètes comme des opérations abstraites. On peut pousser l'analogie entre média et médiateur, transport de marchandises et déplacement intérieur ou au contraire les inscrire dans une inévitable tension.

2. 2. 7. Le système

L'image qu'un seul homme peut concevoir est celle qui ne touche personne
J. L. Borgès

L'analogie du fonctionnement de la machine et du vivant est à la base de la cybernétique, laquelle se définit comme une science constituée par l'ensemble des théories *relatives au contrôle, à la régulation et à la communication dans l'être vivant et la machine*. L'homme est justiciable d'une même méthode d'approche que d'autres systèmes. Il est un système qui projette d'autres systèmes, système producteur d'altérité, comme il est animal raisonnable. La cybernétique étudie *les processus de commande et de communication dans les systèmes technologiques*,

⁵ R. Debray et les *Cahiers de médiologie*.

⁶ L. Sfez, *Critique de la communication*, Seuil, 1988 et 1992, p. 359.

biologiques, sociologiques et économiques, affirmant une certaine unité qui transcende leurs différences. En effet, lorsque la cybernétique devient *science des systèmes*, il faut comprendre qu'elle ne veut pas rester à l'analyse d'états arrêtés, mais a une prétention à saisir et restituer la cohérence du mouvement. Et que le mouvement est la caractéristique des systèmes : le mouvement, d'une action, produit une réaction qui, à son tour, produira une action. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la similitude de ses objets: il s'agit d'une similitude de comportement et non de nature. Et la cybernétique est la réponse méthodologique au problème de la saisie du mouvement en même temps que focalisation sur le mouvement en tout ce qui tombe sous notre regard.

Cette signification du mot *système* est décalée par rapport au sens philosophique. Le système au sens philosophique est, pour le Larousse, un *ensemble de propositions et de thèses concernant la nature de l'homme, sa finalité, présenté de manière logique*. Ainsi, en philosophie, on appellera *système* soit la cohérence d'un contenu qui a touché à de nombreuses branches de la philosophie (Descartes, Aristote...), soit une période allant *grosso modo* de Schelling à Labriola. Notamment Hegel, Maine de Biran, Comte, Kierkegaard, Feuerbach, Marx et Engels, Nietzsche. Ce qui correspond au passage de l'époque des Lumières au début du 20^{ème} siècle (donc à peu près au 19^{ème} siècle). La philosophie correspondante vise au décryptage du monde pour orienter une action : on cherche à réunir dans une construction intellectuelle globale ce que l'on sait de l'homme pour en déchiffrer l'avenir en fonction de son histoire. Le *système* en philosophie apparaît lié à la perception de la responsabilité de l'humain dans la marche du monde, en tant qu'acteur collectif et à la perception du pouvoir humain sur le monde. Le dictionnaire Lalande, pour sa part, se demande si le mot « *n'a pas le plus souvent, de nos jours, un import péjoratif* ». Le *système* aurait plus une cohérence idéologique qu'une cohérence scientifique, laquelle mériterait plutôt le nom de *théorie*.

Le point commun de ces deux définitions (celle de la science des systèmes et celle du système philosophique) est cependant leur visée totalisante, d'explication globale. Tout système implique un observateur extérieur au système et qui le décrit. Dans sa version cybernétique, le système se préoccupe des données partagées, qui vont permettre l'interaction de l'un sur l'autre de l'un à l'autre, de ce qui, de l'un, touchera l'autre. Il s'oppose ainsi à l'expression, car il n'est jamais individuel, mais toujours collectif. Il ne pose pas la question de la créativité, mais celle de la régulation. Il est connexe à la technologie, parce que dès sa naissance, il s'agissait de mettre en valeur des fonctionnements analogues entre des types d'organisme et d'organisation. Il est connexe à l'échange de signaux, car il ne peut y avoir de système qu'entre plusieurs entités, et entre des entités physiques.

On retiendra l'attention portée au mouvement et non au contenu : elle est aussi ancienne que la philosophie. Platon utilisait le terme de *cybernétique* et l'illustra de nombreux exemples, allant du pilotage d'un navire au gouvernement des hommes. Il avait saisi la structure de tous les processus d'action orientée vers un but, comparé l'évolution prévue du système gouverné avec son évolution réelle dans une structure à rétroaction. N. Wiener, dans *Cybernetics* (1948) n'a fait au fond que mettre en évidence à sa manière l'importance d'une réflexion orientée vers l'action.

La cybernétique place en première ligne l'adéquation entre l'organisme humain et des organisations techniques. Cette notion (de l'homme-machine) est ancienne. Et dans les réflexions sur les technologies de l'information, on note les références à Descartes et La Mettrie. Dans la perspective d'une anthropologie de la communication, on peut y lire des interrogations (ou des affirmations ?) sur les caractéristiques de l'humain.

2. 2. 8 La relation

Sous les mots que l'on dit, il y a la chose commune et inexprimée. Vous et moi, nous ne nous livrons pas beaucoup... Je crois qu'au lieu d'une incapacité quelconque à communiquer, il y a en chacun de nous un mouvement intérieur qui cherche délibérément à esquiver la communication.
(H. Pinter)

En un premier sens qui nous intéressera ici, la *relation* est liée à la psychologie de la réaction et au comportement. Une analyse de la relation porte sur les liens de dépendance ou d'influence réciproque et les échanges de signaux entre les animaux, ayant pour effet de produire une adaptation de comportement. Plutôt que de comportement, Claparède parlait de *conduite*.

Le terme *relation* a également un sens logique. Kant décrit le fondement de toute pensée humaine selon quatre catégories de la pensée : la quantité, la qualité, la relation et la modalité. La quantité dit d'un objet s'il est un ou multiple; la qualité dit s'il existe, n'existe pas ou s'il est limité ; la modalité pose sa possibilité, sa nécessité. La relation caractérise l'objet par les relations qu'il entretient à son entourage et par ses attributs. Par conséquent, la relation est la description de l'objet en tant qu'il ressemble ou s'oppose à un autre objet de son entourage, ou en est la cause, ou en est la conséquence, ou est au même endroit, ou lui succède, ou en procède. La relation, c'est encore la relation de dépendance entre deux objets : la modification de l'un entraîne la modification de l'autre. Si deux objets sont en relation, ils le sont par un moyen terme, qui est leur référence commune : la relation n'implique pas seulement deux objets, elle désigne ce qui les lie. Ainsi, la relation est au fondement de tout jugement. Elle fait naître, derrière une observation, une hypothèse, elle profile une éventualité.

Enfin, la relation a un poids social : on fréquente une relation, qui est moins qu'un ami. On a des relations, qui peuvent vous aider. On est en relation épistolaire, en relation d'affaire, en relation de travail, et même pourquoi pas d'amitié.

La relation focalise sur l'interdépendance. En ce sens, elle est en tension avec l'unilatéralité de l'expression qui, elle, est orientée vers le locuteur. La relation est en tension avec l'ouverture neutre, le passage ouvert à ce qui peut passer, indistinctement, sans sélection, puisque la relation est précisément la distinction des caractéristiques d'un objet, de ses manières de se manifester dans le monde.

Ce terme a un domaine d'application vaste, puisqu'il désigne une réalité très abstraite : le lien pressenti, supposé, ou parfois au contraire analysé, démontré, quantifié entre deux choses, deux personnes, deux situations. La relation est ressemblance, mais sur quoi fondons-nous nos certitudes de ressemblances ? Elle est ainsi à la frontière de notre rigueur logique et de nos plus fulgurantes intuitions. Peut-être est-ce simplement justice si cette branche de sens clôt le champ sémantique de la communication.

